

Pendant que Paganini débitait cette tirade, son œil noir scintillait dans ses orbites caves, et un frémissement ironique ébranlait les cartillages de son nez, dont la forme historique avait quelque chose de si étrange.

Un officier français, vêtu en bourgeois, à la physionomie sévère et énergique, mais calme et distinguée, entra dans le bal, s'approcha de Paganini et lui serra la main. Soudain un sourire aimable et cordial brilla sur les traits bizarres de l'artiste: ce visage maigre, sec et crochu, s'embellit comme par enchantement.

— Quel est ce monsieur ? lui demanda O'Donoghue. Ses moustaches épaisses et ce petit coin de ruban rouge qui se montre si modestement à sa boutonnière, m'annoncent un officier français... A la simplicité de sa mise, je gagerais que c'est un homme comme il faut.

— Et vous ne perdriez pas à la gageure... Le Baron Br... mérite cette qualification tant prodiguée. Brave comme son épée, jadis chef d'escadron dans la garde impériale, il se retira du service après Waterloo, à la chute de l'Empire. Il a conservé vivante au fond de son cœur l'image du grand homme, auquel toute son âme est à jamais attachée. Pour la noblesse de caractère et la fermeté, personne ne l'emporte sur le baron Br... Examinez ce front haut, s'élargissant sur la cime, se creusant vers la tempe, et ces deux saillies anguleuses révélant la vivacité de l'esprit, cette bouche grande, mais riante, et ces yeux qui étincellent, profondément enfouis dans leurs orbites. A mon avis, cette laideur est très-belle. Sa conduite a rempli les promesses de sa physionomie. Le baron a renoncé à son avenir; son dévouement est chose admirable et bien rare aujourd'hui. Mais la foule nous presse; la chaleur est insupportable dans ces salles, mes nerfs souffrent, sortons... l'air extérieur me fera peut-être du bien.

VIII.

Byron et Paganini.

Remontons maintenant à l'année 1824, à l'époque où Paganini remplissait l'Italie du bruit de ses aventures plus encore que de son prodigieux talent. Nous sommes à Florence, la somptueuse, l'élégante cité des Médicis; Florence, si riche en monuments, en chefs-d'œuvre; Florence, qui, toute déchue qu'elle est, conserve encore de si précieux vestiges de son ancienne splendeur.

Le mois de mars avait ramené les beaux jours; sous l'influence du soleil méridional, la sève fermentait, la terre s'était parée d'une luxueuse végétation, les arbres se panachaient de verdure. Aussi les promenades qui entourent la ville étaient-elles remplies ce jour-là d'une foule d'élite, joyeuse, bruyante et parée; l'aristocratie florentine s'y trouvait représentée par quelques centaines de jeunes et charmants cavaliers et un essaim de jolies femmes.

Mais laissons là ces groupes si ravissants, si animés, où circulent les bons mots, où la joie étincelle; détournons nos regards du magnifique tableau, du brillant spectacle qu'offre cette foule de merveilleuses et de dandys, et suivons-nous là bas à droite dans ce sentier détourné, solitaire, et dont le gazon, toujours vert, n'est jamais foulé par les aristocratiques habitants de la cité.

La votre attention sera vivement excitée par l'aspect de deux promeneurs à la physionomie étrange, exceptionnelle. L'un est un homme jeune encore; mais, à voir ses traits flétris et son front sillonné de rides, vous diriez déjà un vieillard.

Une indéfinissable expression de dédain et d'ironie erre sur ses lèvres, il a dans son regard quelque chose de satanique, dans ses poses et dans les inflexions de sa voix, quelque chose de découragé, de triste et d'amer, vous

devinez, en regardant cet homme, que le scepticisme et le doute ont ravagé son âme, que les passions ont usé sa vie.

L'autre est plus jeune, plus enthousiaste. Il y a chez lui toute la fraîcheur des premières illusions; il y a dans ses yeux de la joie, de la passion... il est facile de voir que le désenchantement n'a pas encore passé par là...

— Byron, disait ce dernier à son compagnon, vous paraissiez triste et mélancolique, qu'avez-vous donc? Vous qui naguère remplissiez l'Italie du bruit de vos aventures romanesques, vous qui aviez le privilège d'éblouir, d'étonner la fleur de nos élégants et l'élite de nos lovelaces par l'excentricité de vos goûts, le luxe de vos cavalcades et la rapidité de vos conquêtes, vous voilà tout à coup devenu un espèce de reclus et d'ermite; en vérité vous êtes méconnaissable, m'expliquerez-vous cet étrange changement?

— Mon cher ami, je n'ai qu'un seul mot à vous répondre, cette vie de dissipations, de plaisirs, d'orgies, que j'avais embrassée pour me soustraire aux inquiétudes de mon esprit et aux tourments de mon imagination, cette vie m'était devenue insupportable, j'avais fini par n'y plus trouver que dégoût et ennui.

— Mais l'art, la poésie la gloire, peuvent vous offrir de belles compensations.

— La poésie, mon cher, ne m'a guère valu jusqu'ici que des inimitiés et des injures, et chacun des écrits qu'il vous plaît d'appeler des chefs-d'œuvre, n'a servi qu'à exciter autour de moi les bourdonnements détracteurs de la médiocrité et de l'envie; quant à la gloire, quant aux suffrages de la postérité, cela est acheté par tant de dégoûts, qu'il eût bien mieux valu rester toujours obscur.

— Byron, vous êtes aujourd'hui bien décourageant et bien sombre.

— Comme vous le serez vous-même quand vous aurez sondé les réalités de la vie. Aujourd'hui, les applaudissements du monde, la popularité, la fortune, vous paraissent des choses bien désirables; eh bien! quand, à force de travail et de génie, vous aurez conquis tous ces avantages, quand vous aurez goûté ces prétendus biens, vous vous trouverez promptement rassasié; tout cela laissera un vide affreux dans votre âme, et vous secouerez tristement la tête en disant comme moi; "A quoi bon tant d'efforts pour arriver à la satiété et au dégoût?"

En disant ces mots, Byron serra la main de son jeune ami et s'éloigna.

Quelques jours après, l'illustre poète partit pour la Grèce et chercha, dans les luttes ardentes dont cette contrée était alors le théâtre, une diversion à l'ennui qui le rongait. On sait quelle part active il prit à cette guerre mémorable qui excitait au plus haut degré l'attention de l'Europe et du monde. On sait enfin qu'il y finit noblement son orangeuse vie.

Quant à Paganini, il commença dès lors ce brillant pèlerinage dont nous avons raconté les plus curieux incidents, et qui devait aboutir à une misérable spéculation industrielle, où allaient se jouer la fortune et la vie de l'artiste.

IX.

Séjour de Paganini à Paris.

En 1837, le grand virtuose arrive à Paris, accompagné de son fils. Il venait alors de Turin. Son séjour dans notre capitale, ne devait pas être de longue durée. Paganini avait l'intention de se rendre à New-York, d'où on lui avait fait des offres merveilleuses. Le directeur des théâtres de l'Empire-City lui assurait une somme énorme, et, d'après des calculs réduits à leur plus simple expression, il ne s'a-